

**Zeitschrift:** Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires  
**Herausgeber:** Empirische Kulturwissenschaft Schweiz  
**Band:** 16 (1912)  
  
**Artikel:** Les "Fôles" : contes fantastiques patois recueillis dans le Jura bernois  
**Autor:** Rossat, Arthur  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-111434>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 14.12.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Les « Fôles »,

Contes fantastiques patois recueillis dans le Jura bernois  
par ARTHUR ROSSAT (Bâle)

(Suite)

Ainsi que je le faisais espérer dans mon introduction aux « Fôles », (Cf. *Arch. XV* p. 22), j'ai eu la bonne fortune de retrouver deux récits patois du *Petit Poucet*. L'un m'a été communiqué par Mme Fenk-Mouche, maîtresse secondaire à Porrentruy; l'autre, par Mme B. Pheulpin, buraliste postale à Miécourt. Cette dernière a encore transcrit à mon intention plusieurs autres fôles que, dans son enfance, elle a entendu raconter à la veillée par de vieilles personnes; pour rafraîchir ses souvenirs, elle a même eu recours à deux paysannes de Miécourt âgées de 73 et 79 ans, sous la dictée desquelles elle a écrit ces récits: c'est donc la vraie et authentique tradition populaire. — Que ces deux dames qui, depuis tant d'années, n'ont cessé d'être mes collaboratrices fidèles et dévouées, reçoivent ici l'expression de ma plus vive reconnaissance. Grâce à leur obligeance, je suis à même d'apporter une nouvelle et importante contribution à ce chapitre si intéressant des contes fantastiques patois.

Lors de la publication de mon premier article (*Arch. XV* p. 18 sq. et 151 sq.), on m'a, de divers côtés, fait remarquer que quelques-uns de mes récits avaient déjà paru, dans d'autres patois, en diverses revues et par exemple dans nos *Archives*; et l'on me faisait une sorte de reproche de n'avoir pas indiqué en note les travaux antérieurs à mon étude. A cela je répondrai que, m'étant spécialisé dans le patois du Jura bernois et y ayant découvert ces fôles, inédites jusqu'ici, je les ai simplement notées et publiées sans me préoccuper de ce qui avait pu paraître d'analogue dans d'autres patois romands. Cela n'a du reste aucune importance, et je laisse volontiers à ceux qui en auront le temps le soin de relever toutes les comparaisons et de faire les divers rapprochements que ces récits comportent.

XIII. lẹ fọl dĩ ptẹ pũəsă.<sup>190)</sup>

1. ẹ y'ẹ ẹn fwă dẹ djă k' ỗxĩ bĩ vlũ ẹvwă ỉn-ăfê, dă k' ẹ n' sẹrẹ ră k' grô kə kmă ỉ ptẹ pũəsă. ẹ y' ă vñẹ ỉ kə n' fôe ră k' grô kə kmă ỉ ptẹ pũəsă.

2. ẹ pœ tχẽ ẹ fœ ỉ pō grō, sō pēr yĩ dyẹ pũ ălẹ ă lẹ txẽrũă ẹvō lũ, ẹ pœ ẹ txwăyẹ ẹdẹ ddẽ lẹ rũă.<sup>191)</sup>

sō pēr nă sôe ră fēr kə dă l' pâr, ẹ pœ l' bôtẹ ddẽ l' ărwăyô dĩ txvă. ẹ yĩ dyẹ:

— djmẹ tə n' tĩrẹ lẹ kũă dĩ lũ! tχẽ ẹ sătẹ l' txă, ẹ s' bôtẹ ẹ txētẹ.

3. ẹ pēsẹ dẹz-ăn k' s'etẹ dẹ vo-leurs. ẹ dmẽdẽn ă sō pēr tχũ ăs kə sẹvẹ xĩ bĩ txētẹ. ẹ yĩ dyẹ: « s'ă mō būăb k'ă ddẽ l' ărwăyô d' nôt txvă. »

ẹ lə răvwētẹn ẹ p' ẹ sə dyẹn: « stũ-sĩ nọ pwẹrẹ bĩ ẹtr ỉtũl. » ẹ lə prănẹn sế k' sō pēr l' vwăyœx.

4. ẹ sẹvĩ lẹvũ ẹ y' ẹvẹ dĩ bō vĩ ẹ pœ d' lẹ bwẹn txĩă. ẹ făyẹ pēsẹ pwă ỉ ptẹ ptxũ pũ l'ălẹ pâr ddẽ ẹn tχẽv. — tχẽ ẹ fœ ddẽ lẹ tχẽv, ẹ kryẹ: « dĩ kẹl vlẹ vọ? dĩ byă ỉ dĩ rũdjə? »

ẹ dyĩ: « kwăj-tə, k' tə nọ vẹ ră-

## La fôle du Petit Poucet.

(Patois de Fahy, Ajoie.)

1. Il y a une fois des gens qui auraient bien voulu avoir un enfant, quand même il ne serait (rien que) gros que comme un petit pouce. Il en vint un qui ne fut (rien que) gros que comme un petit pouce.

2. Et puis quand il fut un peu (gros) grand, son père lui dit pour aller à la charrue avec lui, et puis il tombait toujours dedans le sillon.

Son père ne sut rien faire que de le prendre, et puis le mettre dedans l'oreille du cheval. Il lui dit:

— Jamais tu ne tiendras la queue du loup. Quand il sentit le chaud, il se mit à chanter.

3. Il passait des hommes que c'était des voleurs. Ils demandèrent à son père (qui est-ce) qui savait si bien chanter. Il leur dit: « C'est mon fils qui est dedans l'oreille de notre cheval. »

Ils le regardèrent et puis ils se dirent: « Celui-ci nous pourrait bien être utile. » Ils le prirent sans que son père le vît.

Ils savaient où il y avait du bon vin et puis de la bonne viande. Il fallait passer par un petit trou pour l'aller prendre dedans une cave. — Quand il fut dedans la cave, il cria: « Du quel voulez-vous? Du blanc ou du rouge? »

Ils disaient: « Tais-toi, (que) tu

<sup>190)</sup> Le mot *pũəsă* = *pũəs* + *ă* (*pollice* + *ittu*); on dit aussi *l'pũəstă*; il s'emploie encore comme sobriquet dans nos villages. Une des vieilles femmes de Miécourt qui racontaient jadis des fôles à Mme Pheulpin, s'appelait: *lẹ mễrĩa-bẻb txĩa l' pũəstă* = *la Marie-Barbe chez le Poucet*. (Cf. N° XIV § 1.) Cf. le conte de GRIMM N° 37: *Daumesdick*, et N° 45: *Dau-merlings Wanderschaft*; HAHN, Griech. u. albanes. Märchen (1864) N° 55; KÖHLER, Kleinere Schriften (1898) t. III, p. 68. 107. 109; MELUSINE t. III, p. 399; WISLOCKI, Märchen der Bukowinaer und Siebenbürger Armenier (1892), p. 43. — <sup>191)</sup> Le mot *rũă* est ajoutot; le Vâdais dit: *rôă*. (Cf. *Arch. III* p. 275, Note 3). — <sup>192)</sup> Remarquer cette tournure patoise: *des hommes que c'était des voleurs*; le pluriel *étaient* = *êlî*.

tχũzē<sup>193</sup>)!» pũ ẽ yĩ dyĩ d' sə kwǎjiə, pũ ẽ kryē.

ẽprẽ ẽl ǎlẽ vẽ lẽ txiə; ẽ kryē: « dĩ kẹl vlẽ vặ? dĩ grẽ ũ dĩ mặgr?»

« — kwǎj-tə, k' tə nặ vặ rǎtχũzē!» pũ ẽ yĩ dyĩ d' sə kwǎjiə, pũ ẽ kryē.

5. lẽ sěrvǎt ũayẽ kryē, ẽ pỏ ẽl dẻxǎdẻ ǎ lẽ tχẽv. lũ ǎlẽ s' kwǎtxiə ddỏ ẻn fỏyẻ dỏ txỏ.

lẽ sěrvǎt n' vwǎyẻ rǎ; ẻl prǎnẻ stỏ txẻpẻn<sup>194</sup>) d' fỏyẻ, ẻ pỏ ẻl lẽ pwẻtxẻ ǎ yỏt vẻtx. ẻl ẻvǎl lỏ ptẻ pũsǎ sẻ yĩ fẻr dỏ mǎ.

6. lẽ sěrvǎt ǎlẻ trẻr lẻ vẻtx. ẻl yĩ dyẻ: vử tỏ, bnǎtỏ. lũ k' ẻtẻ ddẻ sỏ vǎtr dyẻ: nỏ t' vử pỏ, bnǎtỏ. ẻl yĩ dyẻ ǎk' i<sup>195</sup>) kỏ: vử tỏ, bnǎtỏ. — nỏ t' vử pỏ, bnǎtỏ.<sup>196</sup>)

ẻl ǎlẻ dĩr ǎ sẻ mẻtr k' yỏt vẻtx djǎzẻ. ẻl ǎlẻn vủ, ẻ pỏ ẻ yĩ dyẻn: vử tỏ, bnǎtỏ. — nỏ t' vử pỏ, bnǎtỏ.

mǎ frỉ, yỏt vẻtx djǎzẻ, ẻ fǎyẻ lẻ tũẻ!

7. tχẻ ẻl fỏ tũẻ, ẻ txẻpẻn l' pẻ-sỉrỏ txũ yỏt fմiǎ. ẻn vẻyẻ fǎn k' pẻsẻ, ẻl lỏ dmẻdẻ,<sup>197</sup>) l' pẻsỉrỏ, ẻl l' bỏtẻ ddẻ sỏ pnỏ. le lỏ dĩ txmỉ, ẻ

<sup>193</sup>) C'est le mot habituel pour: *dénoncer*, litt. *raccuser*. Les élèves qui « *rapportent* » sont des *rǎtχũzũ*. — <sup>194</sup>) Ce mot, inconnu au Vâdais, désigne une corbeille faite avec de petites lames de charme (*capinus*), de forme ovale, et où deux trous laissés au bord du panier servent d'anses; on y met toutes sortes de fruits, de légumes et d'herbages. En France-Comté, dans la Bresse, le pays Messin, en Lorraine, on trouve les formes: *txẻpẻn*, *charpẻn*, *txẻpẻvẻn*, *txẻpẻn*, etc. (lat. *carpine*) (Cf. GODEFROY, Dict. anc. fr. au mot *Charpagne*). — A ce propos, M. Fridelance, à Porrentruy, me communique le dicton: *t'ẻ grẻn — bỏt tỏ tχũ dẻ ẻn txẻpẻn* = *tu es fáchẻ — mets ton cul dans un panier!* — <sup>195</sup>) Elision inusitée pour: *ǎkỏ i kỏ*. — <sup>196</sup>) Ce mot de *bnǎtỏ* est le nom donné à une vache brune. La forme régulière devrait être *brũnat*, qu'on ne retrouve pas. Mais les patois français voisins (Bournois, Bresse louhannaise) ayant les formes: *bẻnẻ, bẻnẻt, brẻnẻ, brẻnẻt*, dans ce même sens, on peut déduire que notre *bnǎt* est une altération de *brũnẻt*. — <sup>197</sup>) Remarquer cette répétition du sujet: *Une vieille femme ... elle la demanda*.

nous vas dénoncer!» Plus ils lui disaient de se taire, plus il criait.

Après il alla vers la viande; il criait: « Du quel voulez-vous? Du gras ou du maigre?»

« — Tais-toi, (que) tu nous veux dénoncer!» Plus ils lui disaient de se taire, plus il criait.

5. La servante ouĩt crier, et puis elle descendit à la cave. Lui alla se cacher dessous une feuille de chou.

La servante ne vit rien; elle prit cette corbeille de feuilles et puis elle la porta à leur vache. (Elle) Celle-ci avale le Petit Poucet sans lui faire de mal.

6. La servante alla traire la vache. Elle lui dit: Tourne-toi, Brunette. Lui qui était dedans son ventre lui dit: Ne te tourne pas, Brunette. Elle lui dit encore une fois: Tourne-toi, Brunette. — Ne te tourne pas, Brunette.

Elle alla dire à ses maitres que leur vache parlait. Ils allèrent voir et puis ils lui dirent: Tourne-toi, etc.

Ma foi, leur vache parlait, il fallait la tuer!

7. Quand elle fut tuée, ils jetèrent la panse sur leur fumier. Une vieille femme qui passait, elle la demande, la panse, elle la mit dedans son pa-

yĩ dyē :

« tröt, tröt, veyə fän,  
tə m' pōətx ddē tē öt!  
tröt, tröt, veyə fän,  
tə m' pōətx ddē tē öt! »

8. ẽl ẽ pāvũ; ẽl rölẽ ẽvā ī krā,  
ẽ pōē ī lũ k' mēdjẽ l' pēsĩrō, ẽ pōē  
ẽl ẽ mā. ẽl ẽlẽ lə rkōtsẽ dvẽ txĩā  
yō.<sup>198</sup>) ẽ rĩtẽ drĩā pō l' vīt āpēñĩā pẽ  
lẽ kũā.

ẽ pō ẽ s' bōtẽ ẽ kryē:  
« kũāt, kũāt, pēr ẽ mēr,  
ĩ tĩ l' lũ pẽ lẽ kũā!  
kũāt, kũāt, pēr ẽ mēr,  
ĩ tĩ l' lũ pẽ lẽ kũā! »

9. yō djā ẽlẽn vūā, ẽ pōē ẽ vwā-  
yẽn ākwẽ l' lũ k' sə sāvẽ. « s' vōz  
ẽtẽ vnĩ! vwāsĩ k' ī vō rēmwanō ī lũ! »

ẽ n' sčẽn rā fēr kə dā rpār lə ptẽ  
pũāsā ẽ pōē l' vwādzẽ drĩā yōt fwẽnā  
ẽ n' rā fēr.

nier. Le long du chemin, il lui di-  
sait :

« Trotte, trotte, vieille femme,  
Tu me portes dedans ta hotte!  
Trotte, trotte, vieille femme,  
Tu me portes dedans ta hotte! »

8. Elle eut peur; elle roula en bas  
un talus, et puis un loup (qui) man-  
gea la panse, et puis il eut mal. Il  
alla la vomir devant chez eux. Il  
courut derrière pour le vite empoi-  
gner par la queue.

Et puis il se mit à crier :

« Courez, courez, père et mère,  
Je tiens le loup par la queue!  
Courez, courez, père et mère,  
Je tiens le loup par la queue! »

(Leurs gens) Ses parents allèrent  
voir et puis ils virent encore le loup  
qui se sauvait. « Si vous étiez venus!  
voici que je vous ramenait un loup! »

Ils ne surent rien faire que de re-  
prendre le Petit Poucet et puis [de]  
le garder derrière leur fourneau à ne  
rien faire.

(Patois de Fahy, communiqué par Mme Fenk-Mouche,  
maîtresse secondaire à Porrentruy.

#### XIV. lẽ fõl dĩ ptẽ pũāsā.<sup>200</sup>)

#### La fôle du Petit Poucet.

(Patois de Miécourt.)

1. ẽ y' ẽvẽ ẽn fwā ī ān ẽ pōē ẽn  
fān k' ẽvĩ sẽt bũāb. lõ pũ ptẽ, k'  
n'ẽtẽ p' lõ pũ bẽt d' lẽ rõt, n' ẽtẽ  
d'rā pũ grō<sup>201</sup>) k' ī pũās; s'ā pō

1. Il y avait une fois un homme  
et puis une femme qui avaient sept  
enfants. Le plus petit, qui n'était pas  
le plus bête de la troupe, n'était (de

<sup>198</sup>) C'est à dire : *devant chez ses parents*. — <sup>199</sup>) le mot *lẽ djā, nō djā* = *les gens, nos gens*, etc. désigne toujours *les parents, le père et la mère*. ẽ mā l'fā dĩr ā nō djā = *il me faut le dire à nos gens, à mes parents*. Remarque ce possessif *pluriel nō, vō, yō* = *nos, vos, leurs gens*, alors qu'il s'agit d'un possesseur *singulier*. Ainsi les parents du Petit Poucet sont appelés *yō djō* = *leurs gens*, alors qu'on attendrait *sẽ djā* = *ses gens, ses parents*. Un enfant unique dira : *ĩ l' vā dmēdẽ ā nō djā* = *je le veux demander à nos gens*. (Voir *Arch. XV* p. 166, note 158.) — <sup>200</sup>) Cf. le conte de Perrault : *Le Petit Poucet*; PLETSCHER, *Die Märchen Charles Perrault's* (1906) p. 70. — <sup>201</sup>) Remarque cette expression *d'rā pũ* = litt. : *de rien plus* = *guère plus*. Je l'avais déjà rencontrée, sans bien me l'expliquer, sous la forme *drā pũ lōlā*, dans mes *Proverbes patois, Arch. XIII*, p. 34, N° 260. Le passage ci-dessus *d'rā pũ* nous en montre l'origine.

sõlĩ k' ẽ l' ẽplĩ ptẽ pũāsă ũ bĩ pũěstă.

2. s' ẽtẽ dĩ tã dĩ txĩætã<sup>202</sup>); ẽl ẽtĩ brāmă<sup>203</sup> pũer. lõ pẽr n' s'ẽvẽ p' l'ẽvũ pâr pỗ lẽ nõĩ trệtũ.

ẽn nõ, ẽ dyẽ ă s'ẽ fãn: « nõ nẽ s'ẽrĩ rã fẽr kə d' lẽ mnẽ pĩadr! » lõ mẽr s'b'q̃tẽ ẽ tχĩsnẽ.<sup>204</sup>) lõ ptẽ pũāsă kə kũtxẽ d' y'q̃t yẽ dẽ lõ sãbă d' s'õ pẽr, ỹyẽ s'õlĩ. ẽ s' dyẽ: « s'ă b'õ! »

3. lõ lădmẽ lõ pẽr y'õ dyẽ: « nõ vlă ălẽ ă b'õ. ăfẽ, ẽpăřyĩă v'õ! » ă p'ẽtxẽ lõ ptẽ pũāsă prăñẽ lõ grămẽ-xẽ<sup>205</sup>) d' fĩ dă s'ẽ mẽr, ẽ p'õ, tχẽ ẽ f'õn ă b'õ, ẽl ẽtẽtxẽ lõ bũ ăn-ĩn-ẽbr. ă x'ỹyẽ lẽ r'q̃t, ẽ lõ d'ẽvũdẽ.

4. ă mwătă dĩ b'õ lõ pẽr y'õ dyẽ: « ălẽ fẽr v'õ txẽrdj! » ẽ p'õ lũ s'ă r'ẽvn'ẽ ẽ l'õtă p'ẽ ĩn-ătr t'xmĩ.

tχẽ l'ẽz-ăfẽ r'ẽvn'ẽn, ẽ f'õn bĩ ẽbăbĩ dă n' pũ vũar y'q̃t pẽr. m'ẽ lõ ptẽ pũěstă y'õ dyẽ: « vni ẽv'õ mwă. » ẽ r'tr'v'ẽ lõ fĩ k' y'õ m'ẽrtχẽ ĩ b'ẽ t'xmĩ.

5. ẽ r'ẽrĩv'ẽn ẽ l' õtă ĩ p'õ ẽprẽ y'q̃t pẽr, kə dyẽ ă s'ẽ fãn: « d'mẽ ĩ lẽ m'õnrẽ<sup>206</sup>) pũ lw'ẽ! »

<sup>202</sup>) Mot formé par assimilation = *txiă txă* = *txiẽ tã*: le cher temps, la famine. — <sup>203</sup>) Cet adverbe *brāmă* = beaucoup, très, extrêmement; a aussi le sens de tranquillement, bravement: *ălẽ brāmă*. C'est une syncope de *brăvmă* (Cf. ci-dessous § 5). — <sup>204</sup>) Le mot *tχĩsnẽ* signifie 1° pleurnicher. Ex.: *sə ptẽ bũăbă tχĩsən ẽdẽ p'õ t'õ s' k' ă yĩ dĩ* = ce petit enfant pleurniche toujours pour tout ce qu'on lui dit. 2° se dit aussi des fruits qui, après avoir été gelés, se ramollissent au printemps, se décomposent et tombent en pourriture. Ex.: *n'õ p'õmăt s'õ tχĩsnẽ* = nos pommes de terre sont pourries. *l'txă ẽ tχĩsnẽ n'õ pãm* = le chaud a gâté, pourri nos pommes. — Remarquons que dans le premier sens, *tχĩsnẽ* ne signifie pas, comme on pourrait le penser, fondre en larmes, mais seulement pleurnicher. — <sup>205</sup>) C'est le mot ordinaire pour dire le peloton de fil, de coton, de laine; *v'õdr ĩ grămẽxẽ* (Vd. *grămẽxẽ*) = pelotonner, dévider un peloton. — <sup>206</sup>) La forme *menẽ* et *r'ẽmnẽ* = mener et ramener est peu usitée; on dit plus souvent *mănẽ*, *r'mănẽ* (Aj.) et *m'wănẽ*, *r'ẽm'wănẽ* (Vd.)

rien) guère plus gros qu'un pouce; c'est pour cela qu'ils l'appelaient Petit Poucet ou « Poucetet. »

2. C'était du temps de la disette; ils étaient extrêmement pauvres. Le père ne savait pas où prendre pour les nourrir (très) tous.

Une nuit, il dit à sa femme: « Nous ne saurions rien faire que de les mener perdre! » La mère se mit à pleurnicher. Le Petit Poucet qui couchait sous leur lit dans le sabot de son père, ouït cela. Il se dit: « C'est bon! »

3. Le lendemain le père leur dit: « Nous voulons aller au bois. Enfants, apprêtez-vous! » En partant, le Petit Poucet prit le peloton de fil de sa mère, et puis, quand ils furent au bois, il attacha le bout à un arbre. En suivant la troupe, il le dévidait.

4. Au milieu du bois, le père leur dit: « Allez faire vos charges! » Et puis lui s'en revint à la maison par un autre chemin.

Quand les enfants revinrent, ils furent bien étonnés de ne plus voir leur père. Mais le Petit Poucet leur dit: « Venez avec moi! » Il retrouva le fil qui leur marquait un beau chemin.

5. Ils rarrivèrent à la maison un peu après leur père, qui dit à sa femme: « Demain, je les mènerai plus loin! »

lõ lădmě ẽ lẽ rəmənẽ<sup>206</sup>) ăn-ĩ ătr yũă. mẽ ă pět̃xẽ, lõ ptẽ pũəsă dyẽ ă sẽ mēr d' yō bẽyĩă dĩ pẽ, ẽ pœ ẽ dyẽ ă sẽ frēr d' fēr kôm lũ: l'ũ ẽprẽ l' ătr ẽl ẽmyătẽn yõt pẽ drĩă yō.

tzẽ ẽ fœn brāmă lwẽ, lõ pēr yō dyẽ d' l'ětădr lĩ, ẽ pœ ẽ lẽ lẽxẽ ẽ s' ă vœñẽ ẽ l' õtă. ẽ trõvẽ sẽ făn kə pũərẽ.

6. pō sĩ kō sĩ, lẽz-ăfẽ fœn prăjũ; lẽz-õjẽ ẽvĩ mēdjĩă lẽ myăt də pẽ. ẽ n' sět̃xœn ərtrõvẽ<sup>207</sup>) yõt t̃xmĩ. lẽ nõ vnẽ; ẽl ẽvĩ pāvũ.

ămẽ lẽ nõ, ẽ vwăyẽn ẽn x̣ērăş<sup>208</sup>); ẽ s' ăn-ălẽn kōtr ẽ trõvẽn ẽn ptět mājō k' ẽ prăñẽn pō ẽn mājō d' txẽr-bõnĩă.

7. ẽ kăkẽn; lẽ făn ỗvrẽ. l' fũă ệtẽ ă fwẽ; ẽl rõt̃xẽ ẽn bẽrbĩ. ẽ yĩ dmēdẽn ẽ kũtxĩă; mẽ ẽl yō dyẽ k'ẽl n' sẽrẽ, k' sôn-ăn ệtẽ l'ogre, k' ẽ lẽ mēdjərẽ. ẽ yĩ dyẽn kə nnẽ.

ẽl lẽ bõtẽ dẽ ĩ grō t̃xũvẽ k' ệtẽ xũ l' ẽgrẽ, vũ drămĩ dẽ ĩn-ătr lẽ sět bẽxnăt də l'ogre.

8. lõ ptẽ pũəsă k' n' ệtẽ p' xĩ bết k' sẽ kếp l' mōtrẽ, prẽzĩmẽ<sup>209</sup>) k' ẽl ẽvĩ dẽ kõrăn xũ yō tệt.

vwăşĩ k' l'ogre rvœñẽ. tột-ăn-ătrẽ ẽ dyẽ: ẽ x̣ēr lẽ txĩă frăt̃x! — ỗ dẽ nnẽ, dyẽ lẽ făn; mēdjă ẽ pœ vẽ drămĩ!

Le lendemain il les remena à un autre lieu. Mais en partant, le Petit Poucet dit à sa mère de leur donner du pain, et puis il dit à ses frères de faire comme lui: l'un après l'autre ils émietèrent leur pain derrière eux.

Quand ils furent très loin, le père leur dit de l'attendre là, et puis il les laissa et s'en revint à la maison. Il trouva sa femme qui pleurait.

6. Pour ce coup-ci, les enfants furent perdus; les oiseaux avaient mangé les miettes de pain. Ils ne surent retrouver leur chemin. La nuit venait; ils avaient peur.

Au milieu de la nuit, ils virent une clarté; ils s'en allèrent contre et trouvèrent une petite maison qu'ils prirent pour une maison de charbonnier.

7. Ils frappèrent; la femme ouvrit. Le feu était au four; elle rôtissait une brebis. Ils lui demandèrent à coucher; mais elle leur dit qu'elle ne saurait, que son homme était l'ogre, qu'il les mangerait. Ils lui dirent que non.

Elle les mit dans un grand cuveau qui était sur l'escalier, où dormaient dans un autre les sept fillettes de l'ogre.

8. Le Petit Poucet qui n'était pas si bête que sa cape le montrait, prit garde qu'elles avaient des couronnes sur leurs têtes.

Voici que l'ogre revint. Tout en entrant, il dit: « Il sent la chair fraîche! — Oh! non, dit la femme; mange et va dormir! »

<sup>207</sup>) Remarquer cette prosthèse de l'2, assez fréquente dans nos patois. Le français populaire la fait aussi: *əl' dix ed' pique!* = *Le dix de pique*. (Voir ci-dessous XV § 5 ẽn ər̃ṽər.) — <sup>208</sup>) Littéralement: une *clairance*; du verbe *x̣ērĩă* = 1° *sentir, flairer*, Vd. *x̣ērĩă*. *x̣ēr stə rōz kôm ĩ x̣ēr bō* = *sens cette rose comme elle sent bon*. (Voir ci-dessous § 8: ẽ x̣ēr lẽ txĩă frăt̃x!) 2° *clairer, éclairer*. Guélat donne *x̣ērẽ* dans les deux sens. Quant à *x̣ērăş*, il n'indique que: *odorat, fin nez*. Biétrix n'a pas *x̣ērăş*; mais le mot n'en est pas moins usité dans le sens de *clarté, lueur*. — <sup>209</sup>) Le mot que j'ai déjà expliqué *Arch. III* p. 264, str. 18 signifie: *prendre garde, faire attention, remarquer*.

ĕ dyĕ ĕdĕ: ĕ ʒĕr lĕ txiā frātχ  
pĕ xī!

9. ĕ sĕ ryĕvĕ, ālĕ sĕ txĕdĕl txū  
l'ĕgrĕ; ĕ sātĕ dĕ lĕ prēmīā tχūvĕ dĕ  
kĕrān; ĕl ālĕ dĕ l'ātrā, ĕ sātĕ dĕ kăp.  
ĕl ĕgĕrdjĕ sĕ bĕxnāt, lĕ mĕdjĕ ĕ pĕ  
rālĕ ā yĕ, ĕ pĕ rōxĕ, rōxĕ...

lĕ fān sĕ yĕvĕ. tχĕ ĕl vwăyĕ lĕ  
sĕr d'sĕ bĕxnāt, ĕl rĕvwăyĕ lĕ būābā,  
n' kĕprānĕ p' pĕkwă sĕn-ān ĕvĕ  
mĕdjĕ sĕ bĕxnāt ĕ pĕ lĕxiā sĕ būābā.

mĕ lĕ ptĕ pŭāsā s'ĕtĕ ryĕvĕ, ĕvĕ  
prī lĕ kĕrān ĕ bĕxnāt, yĕz-ĕvĕ vĕtī  
lĕ kăp,<sup>210</sup> ĕ bĕtĕ lĕ kĕrān ā sĕ frĕr.

10. lĕ fān yĕ dyĕ dĕ vīt pĕtxī.  
ĕl lĕ bĕtĕ txū l' bō tχmī, yĕ swĕtĕ  
bō rtūr ĕ l'ōtā, ā yĕ rkĕmĕdĕ d' vīt  
ālĕ ĕ dĕ nā s' pĕ ĕmŭzĕ ā tχmī.

lĕ būābā rītī. lĕ ptĕ pŭāsā n' lĕ  
sĕvĕ xĕdr.

11. L'ogre s' rĕvwăyĕ. tχĕ ĕ vwăyĕ  
kmā ĕ s'ĕtĕ trĕpĕ, ĕ dyĕ: xī vrĕ k'ī  
sĕ ī bō kŏyā, ī lĕ vĕ rĕtrĕpĕ!

ĕ vĕtĕ<sup>211</sup> sĕ *bottes de sept lieues*.  
tχĕ l' ptĕ pŭāsā l' vwăyĕ vnī, ĕ  
grĕpnĕ<sup>212</sup> txū ĩn-ĕbr. ĕ fzĕ drwā ī txā  
djĕ. l'ogre ĕvĕ txā. ĕl ĕtĕ sĕl; ĕ  
s' kŭtxĕ dĕ l'ĕbr, ĕ pĕ ĕkmĕsĕ ĕ  
rōxiā.

12. lĕ ptĕ pŭāsā dĕxādĕ d' l'ĕbr,  
ī prānĕ sĕ bĕt, lĕ vĕtĕ; dĕ dŭā pĕsĕ<sup>213</sup>  
ĕ fĕ ĕ l'ōtā. sĕ frĕr vnī d'ĕrĭvĕ.

Il disait toujours: « Il sent la chair  
fraîche par ici! »

9. Il se releva, alla sans chandelle  
sur l'escalier; il sentit dans le pre-  
mier cuveau des couronnes; il alla  
dans l'autre, il sentit des bonnets. Il  
égorgea ses fillettes, les mangea et  
puis ralla au lit, et puis ronfla,  
ronfla...

La femme se leva. Quand elle  
vit le sort de ses fillettes, elle ré-  
veilla les garçons, ne comprit pas  
pourquoi son homme avait mangé ses  
filles et (puis) laissé ces garçons.

Mais le Petit Poucet s'était relevé,  
avait pris les couronnes aux fillettes,  
leur avait mis les bonnets, et mis les  
couronnes à ses frères.

10. La femme leur dit de vite  
partir. Elle les mit sur le bon che-  
min, leur souhaita bon retour à la  
maison, en leur recommandant de vite  
aller et de ne se pas amuser en  
chemin.

Les enfants couraient. Le Petit  
Poucet ne les pouvait suivre.

11. L'ogre se réveilla. Quand il  
vit comment il s'était trompé, il dit:  
« [Aus]si vrai que je suis un bon  
*couillot*, je les veux rattraper! »

Il mit ses bottes de sept lieues.  
Quand le Petit Poucet le vit venir,  
il grimpa sur un arbre. Il faisait  
justement un jour chaud. L'ogre avait  
chaud. Il était fatigué; il se coucha  
sous l'arbre et puis commença à  
ronfler.

12. Le Petit Poucet descendit de  
l'arbre, lui prit ses bottes, les mit;  
en deux pas, il fut à la maison. Ses  
frères venaient d'arriver.

<sup>210</sup> Le mot *kăp* (All. *Kappe*) a conservé sa forme allemande et n'est pas  
devenu *kĕp*. — <sup>211</sup> Remarquer ce mot *vĕtī*, dans le sens de *mettre*; p. ex.: *vĕtī sĕ  
bĕt*; *vĕtī sĕ kăp* = mettre son bonnet. (Voir ci-dessus § 9.) — <sup>212</sup> Pour  
*grimper*, le patois dit: *grĕpĕ* ou *txĕtnĕ*; l'Ajoie a aussi *grĕpnĕ*. (Cf. N° XVI  
§ 6.) — <sup>213</sup> Littéralement: *une passée*, c'est-à-dire: *une enjambée*, un *grand  
pas*. Il signifie aussi les *traces*, les *vestiges*, les *empreintes* laissées sur le  
sol. *ā vwă sĕ pĕsĕ dĕ lĕ nvă* = On voit ses empreintes dans la neige.

lë mër ẽtẽ bĩnãĩrũz d' lë rvũã. ẽ  
vãdẽn lë bõt ă bũãb dĩ rwã. ẽl ẽn  
brãmã dẽ sũ pỗ ẽtxtẽ dĩ pẽ.

ẽ pẽsẽn lỏ rết d' yỏ djỏ tỏ ă-  
swãn, ẽ pẽ bĩnãĩrũ.

lë krỗyã ănẽ nã dũrã p' ẽdẽ!

(Mme B. Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

La mère était bienheureuse de les  
revoir. Ils vendirent les bottes au  
fils du roi. Ils eurent beaucoup de  
sous pour acheter du pain.

Ils passèrent le reste de leurs jours  
tous ensemble et puis bienheureux.

Les mauvaises années ne durent  
pas toujours !

## XV. lë fõl d' byẽtx rỏz ẽ d' rỏz rũdj.<sup>214</sup>)

1. ă bẽ mwãtã dĩ ỉ bỗ, dẽ ẽn ptẽt  
mãjnãt, dỏmỏrẽ ẽn pũar vãv ẽvỏ sẽ  
dũã djũẽn bẽxãt k' s'ẽplĩ byẽtx rỏz  
ẽ rỏz rũdj. ẽ vệtxĩ pũermã mẽ  
ỏnẽtmã.

byẽtx rỏz ẽdẽ sẽ mër dẽ lỏ mẽ-  
nẽdj, ẽ rỏz rũdj nỏĩxẽ lỏ txvrãt, l'  
ẽnẽlã, ẽ s'ẽmũzẽ vỏ<sup>215</sup>) le tũrtarẽl  
pãrtxĩã txũ ỉ trỏtxã dĩrã lỏ fỏnã.<sup>216</sup>)

2. lẽ dũã sỏrãt s'ẽmĩ brãmã; ẽl  
sỏ tẽnĩ ẽdẽ pẽ lỏ mẽ txẽ ẽl ălĩ fỏ.

byẽtx rỏz dyẽ ă sẽ sỏr:

— djmẽ nỏ sỏpãrẽ! ẽ rỏz rũdj yĩ  
rỏpỏjẽ: — nỏ sỏpãrẽ djmẽ! ẽ lỏ mër  
dyẽ: Amen!

ẽ fã k'ỉ vỏ dyỏx k' sỏsĩ s' pẽsẽ  
dĩ tã dẽ dỏnẽ ẽ dẽ dỏnãtx.

3. ỉ bẽ swã dĩũvĩã, s'ẽtẽ kỏtr lỏ  
nã, ăn-ỏyỏ<sup>217</sup>) kãkẽ ă lỏ pũãtx. lỏ

## La fõle de Blanche-Rose et de Rose-Rouge.

(Patois de Miécourt.)

1. Au beau milieu d'un bois, dans  
une petite maisonnette, demeurait une  
pauvre veuve avec ses deux jeunes  
filles qui s'appelaient Blanche-Rose  
et Rose-Rouge. Elles vivaient pau-  
vrement mais honnêtement.

Blanche-Rose aidait sa mère dans  
le ménage et Rose-Rouge nourrissait  
la chevrette, l'agnelet, et s'amusait  
avec la tourterelle perchée sur un  
tronc derrière le (fourneau) poêle.

2. Les deux sœurs s'aimaient  
beaucoup; elles se tenaient toujours  
par la main quand elles allaient de-  
hors.

B.-R. disait à sa sœur:

— Jamais nous séparer! Et R.-R.  
lui répondait: Nous séparer jamais!  
Et la mère disait: Amen!

Il faut que je vous dise que ceci  
se passait du temps des sorciers et  
des sorcières.

3. Un beau soir d'hiver, c'était  
contre la Noël, on entend frapper à

<sup>214</sup>) Cf. le conte de Grimm, N° 161: *Schneeweisschen und Rosenrot*. —

<sup>215</sup>) Cette élimination *vỏ* = *ẽvỏ* n'est pas fréquente et m'est inconnue en dehors  
de Miécourt (Cf. N° XVIII § 1). — <sup>216</sup>) Le mot *fỏnã* ou *fwẽnã* (Aj.) et *fỏrĩa*  
(Vd.) (L. *furnu* + *ittu*) désigne le poêle d'une chambre, appelé *fourneau* dans  
toute la Suisse romande. — <sup>217</sup>) Remarquer cette syllepse que j'ai déjà rele-  
vée (Cf. *Arch. III* p. 240 note 2): le verbe se mettant au pluriel après *on* (*ă*)  
et s'assimilant en — *ỏ*. *Il entend* = *ẽl ỏ*; *ils entendent* = *ẽl-ỏyỏ*; *on en-  
tend*: *ăn-ỏyỏ*.

mêr älë ǫvīa. s'etë ī bē txvrǫ k' pōtxë ā yūā d'ëküān ī bē bō.<sup>218</sup>)

lē sœrāt grūlī dē yō pē d' pāvū; mē lē mē yō dyë k'ë n'y ëvëp' ë grūlë; ë dyë sōlī ā pānē lō bē ënīmā tō pyë d' nādja. ël rētūjë l'ëtr<sup>219</sup>) ë l'fzë sō kūtxiā prë dī fūā xë ë txādä.<sup>220</sup>)

4. tōt-ā mētī, ël yī ǫvrë lē pūətx, ë d'ī kō ë rfœ dē l'bō. tō l'ūvīā ë rvāñë s'ëtxādë tχë ë fzë trō frë.

ī djō lē dūā sœrāt rēmēsī dī bō. ël ǫyën būdjīā driā ën grōs rēsñë<sup>221</sup>); ë vwāyën ī ptë l'ān k'ëvë ën grōs bërē kō s'ātxvātrë dē lē mūrīā.<sup>222</sup>)

ë pōtxë ī së pyë d' pīər prësyož kō ryūī ā sōrëyā.

ë dyë: — byëtx rōz, vī vā mwā, ī t' bëyā sē trëzūā.

rōz rūdj lē rtönyë ā dyë: — djmë nõ sēpārë! — nõ sēpārë djmë! dyë byëtx rōz. lē dūā sœrāt s'ā ritën ā l'ōtā.

5. īn-ātr djō lē dūā sœrāt s'ān-älën pātxīē dē ën ərviār kō kūlē dē lō bō. ë rvwāyën lō ptë l'ān k'tirë ī së fō dëz-ëdjō ā djūrë.

— byëtx rōz, vī m'ëdīā! k'ë kryë. s'etë dē pērl k' ryūī ā sōrëyā.

— djmë nõ sēpārë! dyë rōz rūdj, ë pōë ë s'āfüën ā l'ōtā.

la porte. La mère alla ouvrir. C'était un beau chevreuil qui portait au lieu de cornes un beau bois.

Les sœurs tremblaient dans leur peau de peur; mais la mère leur dit qu'il n'y avait pas à trembler; elle dit cela en essuyant le bel animal tout plein de neige. Elle attisa l'âtre et le fit se coucher près du feu clair et bon chaud.

4. Tout au matin, elle lui ouvrit la porte, et d'un saut il refut dans le bois. Tout l'hiver il revenait se chauffer quand il faisait trop froid.

Un jour les deux sœurs ramassaient du bois. Elles ouïrent bouger derrière de grosses racines; elles virent un petit homme qui avait une grosse barbe qui s'enchevêtrait dans les (mûriers) ronces.

Il portait un sac plein de pierres précieuses qui reluisaient au soleil.

Il dit: Blanche-Rose, viens vers moi, je te donne ces trésors.

Rose-Rouge la retint en disant: — Jamais nous séparer! — Nous séparer jamais! dit Blanche-Rose. Les deux sœurs s'encoururent à la maison.

5. Un autre jour les deux sœurs s'en allèrent pêcher dans une rivière qui coulait dans le bois. Elles revirent le petit homme qui tirait un sac (hors) des ajoncs en jurant.

— Blanche-Rose, viens m'aider! qu'il cria. C'éta[en]t des perles qui brillaient au soleil.

— Jamais nous séparer! dit Rose-Rouge, et puis elles s'enfuirent à la maison.

<sup>218</sup>) Ce chevreuil n'avait pas des *cornes*, mais un *bois* comme le cerf. — Remarquer comme la tradition diffère ici du conte de Grimm; dans ce dernier conte, c'est un *ours* qui arrive. — <sup>219</sup>) *rētūjā l' fūā* ou *l'ëtr*, c'est le mot habituel pour dire *aviver le feu*, *l'attiser*. — <sup>220</sup>) C'est le diminutif de *txā* (*cal'du + ittu*), pour indiquer que le feu est bon chaud. — On a aussi le substantif: *ī txādä*, dans l'expression *bōtë ī txādä ān-īn-āfë* = *mettre une enveloppe chaude aux pieds d'un enfant en le couchant*. — <sup>221</sup>) Littéralement une *racinée* (*radicinam + ata*). — <sup>222</sup>) Comme dans le français populaire *lē mūr* et *l'mūrīā* = la *mûre* et le *mûrier* désignant la ronce (*rubus idaeus*).

6. ĩ ātr djō lē dūa djūān bēxāt s'ān-ālēn ē frēz txū lē rōtxē.<sup>223</sup>) ē vwāyēn lō ptē l'ān, k'ēvē sī kō ĩ grō sē d'lōyā d'ūa k'ē kōtē ā sōrēyā.

— byētx rōz, vī vā mwā! mē fūa-txūn<sup>224</sup>) ā pō twā.

ā mēm mōmā lō txvrō vñē pē drīa, ē d'ĩ kō d' sē bō l'fōtē ēvā lē rōtx. ē fōe tχūē xū lō kō.

7. ēxtō lō txvrō fōe txēdjīa ān-ĩ bē djūān prīs; sēz-ēyō ərỹū ā sōrēyā.

ē kōnē vō ēn kōnāt d'ōa: tō lō bō fōe pyē dā txsū, d'vālā, d'sērvēt ē d'tō pyē d'ātr djā. ĩ bēl-ēkīpēdjā s'trōvē lī, ēvō kētr byē txvā.

ē fzē ē mōtē byētx rōz ē rūdj rōz, ē pōe ē vñēn vā lē mēr. lō prīs dmē-dē byētx rōz ā mēryēdjā.

rōz rūdj dyē: — nō sēpārē djmē! lō prīs s'bōtē ē rīr ē yī dyē: djmē nō sēpārē! tā srē lē tān d'mō frēr.

8. ē yō rēkōtē kmā k'ēl ētē ēvū txēdjīa ā txvrō pē lō ptē l'ān, k'ētē ĩ dñē, ĩ djō d' txōs, pō yī pār sē fūatxūn ē vūlē sē trēzūa.

lē nās dūrēn tχīz djō. dē tō l' pēyī s' fōe dē rēdjwēyēxēs tā k'ān-ā pēl ākō ā djō d'ādjdō.

6. Un autre jour les deux jeunes filles s'en allaient aux fraises sur les rochers. Elles revirent le petit homme, qui avait (ce coup) cette fois un sac de louis d'or qu'il comptait au soleil.

— Blanche-Rose, viens vers moi! ma fortune est pour toi.

Au même moment le chevreuil vint par derrière, et d'un coup de ses bois, il le lança en bas la roche. Il fut tué sur le coup.

7. Aussitôt le chevreuil fut changé en un beau jeune prince; ses vêtements reluisaient au soleil.

Il (cornea) sonna avec une cornette d'or: tout le bois fut plein de chasseurs, de valets, de servantes et de (tout plein) quantité d'autres gens. Un bel équipage se trouvait là, avec quatre chevaux blancs.

Il fit (à) monter Blanche-Rose et Rouge-Rose, et puis ils vinrent vers la mère. Le prince demanda Blanche-Rose en mariage.

Rose-Rouge dit: — Nous séparer jamais! Le prince se mit à rire et lui dit: — Jamais nous séparer! Tu seras la femme de mon frère.

8. Il lui raconta comment (qu')il avait été changé en chevreuil par le petit homme, qui était un sorcier, un jour de chasse, pour lui prendre sa fortune et voler ses trésors.

Les noces durèrent quinze jours. Dans tout le pays, ce fut des réjouissances telles qu'on en parle encore (au jour d') aujourd'hui.

[Mme Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.]

<sup>223</sup>) Pour *roche*, le patois dit *ruētx* (Aj.) et *rōtx* (Vd.); le *rocher* = *l' rōtxē*; *dē grō rōtxē* = *de gros rochers*. — <sup>224</sup>) Le mot *fūatxūn* ou *fōatxūn* est ajoulot; le vadais dit: *fōrtūn*.

XVI. lë fôl dĩ sūdē *La Ramée*.<sup>224a)</sup>La fôle du soldat La Ramée.  
(Patois de Miécourt.)

1. tχē lõ sūdē *La Ramée* ǽ finĩ  
sō tā, ǽ s'ā rvəñē dē sō pēyĩ. ā trā-  
vāxē ĩ bō, ǽ vwayē ĩ lū k' fādē dĩ bō.

— ǽlēm<sup>225)</sup>! yĩ dyēt-ǽ, kə t' n'ǽ  
dyēr dā djē<sup>226)</sup> pō fādr dĩ bō. ǽtē  
vūər, k' ĩ t' vǽ mōtrē kōm ā fē!

ǽ fyē ĩ kō d' ǽtxāt txũ l' trōtxā  
kə s' fādē ā drwāt lēñ, ǽ pǽ ǽ dyē  
ā lū: bōt vūər ĩ pō tē pēt dē stə  
fāt.

tχē lõ lū ǽ bōtē sē pēt ǽ rōtē  
sōn-ǽtxāt, ǽ pǽ lõ lū fōe pri dē l'ē-  
txēn,<sup>227)</sup> ǽ pǽ *La Ramée* s'ā ālē ā  
χōtrē.

2. ĩ pō pũ lwē, ǽ trōvē ĩ rnē k'  
rāvvētē ĩ slējīə.

— ǽ! k'ās tə rāvvēt, vēyə brēs<sup>228)</sup>?  
yĩ dyē *La Ramée*.

— ǽ dē<sup>229)</sup>! ĩ rāvvēt sē slīəj, ǽ  
pǽ ĩ n' sē p' kmā fēr pō pōyē lē  
mēdjīə.

— ǽtā k'ĩ t' vǽ xīkē<sup>230)</sup>!

*La Ramée* prāñē ǽnə grād pīər-  
txāt,<sup>231)</sup> ǽl āpitχē<sup>232)</sup> lõ rnē ā bū, ǽ  
pǽ lē drāsē dē lõ slējīə.

<sup>224a)</sup> Cette *fôle* n'a, sauf le nom du héros, aucun rapport avec le conte populaire du « sac de La Ramée » (Cf. R. KÖHLER, *Kleinere Schriften* t. I, p. 83). Le commencement correspond à celui du „Wunderlicher Spielmann“ chez GRIMM, N° 8. — <sup>225)</sup> Littéralement: *Alarme!* Mot habituel pour crier: *au secours!* (Arch. IV p. 19, note 6); mais il s'emploie aussi pour marquer une grande surprise, un profond étonnement: *ǽlēm, mēz-ǽmi!* — <sup>226)</sup> Ce mot *djē* a deux sens: 1° *façon, allure; ǽvūā dĩ djē*. 2° *frayeur; pōrtē djē ǽ pavū* (Cf. *Pan.* 372). — <sup>227)</sup> Littéralement *échine* = *bûche de bois*. On a aussi les mots: *trōtx (d'nā)* = *bûche (de Noël)* et *trōtxā* = *tronc, bûche*. (Cf. ci-dessus XV § 1.) — <sup>228)</sup> Ce mot d'argot parisien: *Ma vieille branche* = *mon viel ami*, est tout moderne et n'est pas patois. — <sup>229)</sup> Littéralement: *Eh! Dieu!* = *parbleu!* — <sup>230)</sup> Cf. Arch. VII p. 243, N° 173 note 1. Ici le mot *xīkē* a le sens d'*arranger, installer, établir commodément*. — <sup>231)</sup> Remarquer le diminutif *pīərtxāt* = *perchette* accompagné de l'adjectif *grand*: *Une grande petite perche*; c'est que ce diminutif se rapporte non pas à la *longueur*, mais à l' de la perche: une *perche mince et longue*, — <sup>232)</sup> Littéralement: *empiquer* = *embrocher, empaler*.

1. Quand le soldat La Ramée eut  
fini son temps, il s'en revenait dans  
son pays. En traversant un bois, il  
vit un loup qui fendait du bois.

Alarme! lui dit-il, (que) tu n'as  
guère de (jet) façon pour fendre du  
bois. Attends voir, (que) je te veux  
montrer comme on fait.

Il frappa un coup de hachette sur  
le tronc qui se fendit en droite ligne,  
et puis il dit au loup: Mets voir un  
peu ta patte dans cette fente.

Quand le loup eut mis la patte,  
il (r)ôta sa hachette, et puis le loup  
fut pris dans la bûche, et puis La  
Ramée s'en alla en sifflant.

2. Un peu plus loin, il trouva un  
renard qui regardait un cerisier.

— Eh! qu'est-ce [que] tu regar-  
des, vieille branche? lui dit La Ra-  
mée.

— Parbleu! je regarde ces cerises,  
et puis je ne sais pas comment faire  
pour pouvoir les manger.

— Attends (que) je te veux ins-  
taller.

La R. prit une grande perche, il  
(empiqua) embrocha le renard au bout  
et puis la dressa dans le cerisier.

— ẽ bĩ, dyẽ lõ rnẽ, dā ddõ ĩ lõ  
rāvẁẽtõ ẫn-ẽmõ; mĩtnẽ, ĩ lõ põ  
rāvẁẽtĩ ẫn-ẽvã.<sup>233)</sup>

— bāvñẽ<sup>234)</sup>! yĩ dyẽ lõ sũdẽ, ẽ  
põ ẽ s'ẫn-ẫlẽ.

3. tẁẽ ẽl ẽrivẽ dẽ lõ vẹl, ẫ yĩ  
dyõ kə l' rẁã ẽvẽ prõmĩ sẽ bẽxăt ẫ  
stũ k' n' ẽ<sup>235)</sup> djmẽ ẽvũ pāvũ.

ẽl ẫlẽ vã l' rẁã põ yĩ đĩr k'ẽ n'  
ẽvẽ djmẽ ẽvũ pāvũ.

ẽ trõvẽ ẫkõ ĩn-ẫtr kə y' ẫlẽ põ  
lõ<sup>236)</sup> mẽm ẽfẽr.

ẽ yĩ dyẽ: — ẫtr lõ prẽmĩ. sỏ  
k'ẽ fzẽ.

ẫ revñẽ ẽ yĩ dyẽ:

— ẽ m'ẽ fẽ ẽ tĩrĩ sẽ bẽrb ẫ  
mõtõ,<sup>237)</sup> ẽ põ ẫ mẽm tã ẽ m'ẽ fẽ:  
kwã! ĩ sỏ<sup>238)</sup> rsătẽ, ẽ põ vẁãlĩ k'ĩ  
ẽ pərjũ.

La Ramée sỏ dyẽ: ĩn-ẫn ẽvtĩ ẫ  
vã dũ! ẽ põ ẽl-ẫtrẽ.

4. lõ rẁã yĩ dyẽ: tỏ n' ẽ djmẽ  
ẽvũ pāvũ? — ỏ k' nãnĩ! y'ẽ fẽ trăt-  
xẽ kãpẽñ; y'ẽ pũ d' sã byãssũr. ĩ n'  
sỏ p' dỏ kwã ĩ pỏrỏ bĩ ẽvẁã pāvũ.

lõ rẁã yĩ dyẽ: tĩr mỏ lõ bẽrb ẫ  
mõtõ! — sỏ k'ẽ fzẽ ẽvỏ. ĩ kỏrẻdjỏ  
dỏ sũdẽ.

lõ rẁã tẁũdẽ bĩ fẽr: kwã! mẽ  
La Ramée n' brỏtxẽ p'.

5. lõ rẁã s' vẁãyẽ prĩ, mẽ ẽ yĩ  
dyẽ k' pỏ ẽvẁã sẽ bẽxăt, ẽ fãyẽ  
kũtxĩ ẽvỏ ĩ lyỏ, k' ẽprẽ ẫ frẽ lõ nãs.

lõ sũdẽ fỏ d'ẻkũ, mẽ ẽ dmẻdẻ  
ẫkỏ lõ pẻmĩsyỏ d'ẫlẽ ẫ lõ vẹl. ẽl

— Eh! bien, dit le renard, depuis  
dessous, je les regardais (en) en-haut;  
maintenant je les peux regarder (en)-  
en bas.

— Bienvenu! lui dit le soldat, et  
puis il s'en alla.

3. Quand il arriva dans la ville,  
on lui dit que le roi avait promis sa  
fille à celui qui n'a jamais eu peur.

Il alla vers le roi pour (y) lui dire  
qu'il n'avait jamais eu peur.

Il trouva encore un autre qui y  
allait pour la même affaire.

Il lui dit: — Entre le premier.  
Ce qu'il fit.

En revenant, (il) l'autre lui dit:

— Il m'a fait (à) tirer sa barbe  
au menton, et puis en même temps,  
il m'a fait: Couâ! Je suis ressauté,  
et puis voilà que j'ai perdu.

La Ramée se dit: Un homme averti  
en vaut deux! Et puis il entra.

4. Le roi lui dit: Tu n'as jamais  
eu peur? — Oh! que nenni! J'ai fait  
trente-six campagnes; j'ai plus de  
cent blessures. Je ne sais pas de  
quoi je pourrais bien avoir peur.

Le roi lui dit: Tire-moi la barbe  
au menton! — Ce qu'il fit avec un  
courage de soldat.

Le roi crut bien faire: Couâ! Mais  
La Ramée ne broncha pas.

5. Le roi se vit pris, mais il lui  
dit que pour avoir sa fille, il fallait  
coucher avec un lion, qu'après on  
ferait la noce.

Le soldat fut d'accord, mais il de-  
manda encore la permission d'aller

<sup>233)</sup> ẫn-ẻmõ, ẫn-ẻvã = litt. *en amont, en aval*. Le frç. populaire dit  
aussi: *en-en haut, en-en bas* (Cf. Arch. III p. 274, N° 7, note 2. 3.) —

<sup>234)</sup> bẻvñẽ (bẻ = bẻ) littér.: *bien venant* = *bienvenu*; d'où le subst. lõ bẻvñẽs,  
ou bẻvñẽs = la *bienvenue*. — <sup>235)</sup> Celui qui n'a = qui n'aurait. — <sup>236)</sup> Lit-  
tér.: *le même affaire*. Comme dans le frç. populaire, le mot *affaire* est très  
souvent *masculin*. — <sup>237)</sup> Le patois a le même mot: mỏtỏ pour désigner le  
*mouton* ou le *menton* (Cf. Arch. IV p. 9, note 4). — <sup>238)</sup> J'ai déjà souvent  
relevé le fait que sous l'influence de l'allemand, un grand nombre de verbes  
intransitifs patois se conjuguent avec l'auxiliaire ẻtr: ĩ sỏ rẻtẻ (ich bin ge-  
laufen), j'ai (je suis) couru; ĩ sỏ rsătẻ.

ălë ętxtę tő ső k'ę pőyę bötę dē sę  
bęgät dā bōbō, d'*biscuits*, d'töt sūetx  
d'ęfēr k'ę bęyę d' *temps en temps* ā  
lyō.

6. pēr vā lę kętr dĩ męti, lő lyō  
yĩ dyę k'ę lő vlę mędjā. lő sūdę yĩ  
rępōję k'ę vlĩ i pō s'ęmũzę dvę,<sup>239)</sup>  
k'ęl ętę ędę prũ tō d' fēr stā bęzēĩ.

lő lyō yĩ dmędę: ā kę djũā? —  
kõñā-t' lā djũā dā tĩr-kũā? — dę  
nyā! — ę bĩ! i t' lő vę ępār.

prēmĩā<sup>240)</sup>, grępĩn āsō lę djōl; tχę ę  
yĩ fō, ę tĩrę ęn kũādj d'sę bęgät, yĩ  
fĩslę lę kũā ęprę ęn gätr,<sup>241)</sup> ę s'ān-  
ălę ā χōtrę dmędę lę bęxät ā rwā  
pō sę fān.

7. lő rwā dęxę yĩ bęyĩā. ę yō  
bęyę ākō i sę d' lōyā d'ũā, ę lęz-  
āvęyę fēr yōt tő d'nās.

ę s'ęrätęn txũ ęn mōtęn, lęvũ lő  
lyō, lő rnę, lő lũ ęn bĩ pāvũ d'lęz-  
ālę sũrpār. ę s'āfũęn x' lwę k'ā n'  
lęz-ō pũ djmę rvũ.

à la ville. Il alla acheter tout ce  
qu'il put mettre dans ses poches de  
bonbons, de biscuits, de toutes sortes  
d'affaires qu'il donna de temps en  
temps au lion.

6. (Par) Vers les 4 [heures] du  
matin, le lion lui dit qu'il le voulait  
manger. Le soldat lui répondit qu'ils  
voulait un peu s'amuser aupa-  
ravant, qu'il était toujours assez tôt  
de faire cette besogne-là.

Le lion lui demanda: A quel jeu?  
— Connais-tu le jeu de tire-queue?  
— Ma foi non! — Eh! bien, je te le  
veux apprendre.

D'abord, il grimpe au sommet de  
la cage; quand il y fut, il tira une  
corde de sa poche, lui ficela la queue  
après (un treillis) un barreau, et s'en  
alla en sifflant demander la fille au  
roi pour sa femme.

7. Le roi dut [la] lui donner. Il  
leur donna encore un sac de louis d'or,  
et les envoya faire leur tour de noces.

Ils s'arrêtèrent sur une montagne,  
où le lion, le renard et le loup eurent  
bien peur de les aller surprendre. Ils  
s'enfuirent si loin qu'on ne les a plus  
jamais revus.

[Mme Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.]

## XVII. lęfōl d'lęvādjũz d'ũeyā.<sup>238a)</sup>

## La fôle de la gardeuse d'oies.

(Patois de Miécourt.)

1. ę y ęvę ęn fwā ęn vęyā bwęn  
fān k' vętyę vō sęz-ũayā ā mwātā  
d'i bō.

tő lę męti, ęl s'ān-ālę ā bō, brālō-  
brālĩ; ęl rēmęsę d' l'ĩarb pō sęz-ũayā  
ę pō lę ptę frũ dę bō, ę pō ęl rę-  
pōtxę tő sōlĩ xũ sō dō.

1. Il y avait une fois une vieille  
bonne femme qui vivait avec ses oies  
au milieu d'un bois.

Tous les matins, elle s'en allait  
au bois, branlon-branlin; elle ramas-  
sait de l'herbe pour ses oies et puis  
les petits fruits des bois, et puis elle  
rapportait tout cela sur son dos.

<sup>238a)</sup> cf. GRIMM N° 179: *Die Gänsehirtin am Brunnen*. — <sup>239)</sup> Le mot  
*dvę* est ici adverbe = auparavant. Même sens que le vieux frç.: *ci-devant*,  
*comme devant*, etc. — <sup>240)</sup> Remarquer ce *prēmĩā* pris aussi comme adverbe  
= *premièrement*. — <sup>241)</sup> Le mot *gätr* (allemand suisse *Gatter*) = une *grille*,  
un *grillage*, un *treillis*. Pris ici dans le sens de *barreau* (*de la cage*).

ël-ëtë bĩ ẽvñet ẽvō tō lō mōd k'ël  
rākōtrẽ; mē lē djā n'ẽmĩ p' ẽ lē trō-  
vẽ xũ yōt txmĩ; ā kōtrẽr, ẽl ẽmĩ mō  
fẽr ĩ grō dẽtō, pōx k'ël ẽvĩ tō l'ĩdẽ  
k' s'ẽtẽ ẽn djnātxə.

2. ĩ djō d'bẽ sōrẽyə, ĩ bẽ djũən  
ãn pēsẽ lō bō; lẽ trōvẽ ẽkōrpĩā kə  
kōpẽ d' l'ĩorb; ā lō d'lẽə<sup>224</sup>) ẽtĩ dũ  
pẽnĩā d' pōm ẽ pwār sāvẽdjə.

— ẽ! lẽ mēr, yĩ dyẽt-ẽ, kmā vlẽ  
vō ăpōtxẽ tō sōlĩ?

— ẽ fā bĩ, djũən-ãn, xũ mō dō.  
lẽz-ăfẽ d' rẽtx n' kōñẽxā p' sĩ mā lĩ.

— ẽl ā vrẽ k' mō pēr ā ĩ rẽtx  
kōt; mē ĩ vō vōẽ bĩ ẽdĩā ẽ pōtxẽ vōt  
txẽrdjə.

3. lẽ veyə n'ẽtādẽ p' sō rẽxt; ẽl  
y ẽtẽtxẽ sō sẽ xũ l'dō, yĩ pādẽ sẽ dũ  
pẽnĩā ā sẽ mē.

txẽ ẽ s' sātẽ txẽrdjə, ẽl ẽrẽ bĩ  
vōyũ ẽtr ẽ l'ōtā; mē lẽ veyə s'mōkẽ  
d'lũ ā l'ẽtxõyẽ.<sup>225</sup>) ẽ xũẽ dẽ grōs  
gõt!

lẽ veyə kryẽ ẽdẽ, ẽ pōẽ, tō d'ĩ  
kō, s' yũp ăkõ xũ l'sẽ, ẽ pōẽ d' l'ẽ-  
txõdr ẽvō sō bātō!<sup>226</sup>)

4. ăfĩ ẽl-ẽrivẽn ãn-ĩ dẽtō ẽ vwā-  
yẽn ẽn mājō ẽvō ĩ grō trẽplā d'ũəyə  
ātō. txẽ lẽz-ũəyə vwāyẽn lẽ veyə,  
ẽl-ẽkmāsẽn yōt hũlũlũlũ! . . .

drĩā lō trẽplā, mẽrtxẽ ẽn grōs  
pōẽt bẽxāt.

— mēr, k' vōz-āt-ẽ ẽrivẽ k' vōz-  
ẽt dmōrẽ xĩ lōtā?

Elle était bien avenante avec tout  
le monde qu'elle rencontrait; mais les  
gens n'aimaient pas à la trouver sur  
leur chemin; au contraire ils aimaient  
mieux faire un grand détour, parce  
qu'ils avaient tous l'idée que c'était  
une sorcière.

2. Un jour de beau soleil, un beau  
jeune homme passait le bois; [il] la  
trouva accroupie qui coupait de l'  
herbe; à côté d'elle étaient deux pa-  
niers de pommes et poires sauvages.

— Eh! la mère, lui dit-il, comment  
voulez-vous emporter tout cela?

— Il faut bien, jeune homme, sur  
mon dos. Les enfants de riches ne  
connaissent pas ce mal-là.

— Il est vrai que mon père est  
un riche comte; mais je vous veux  
bien aider à porter votre charge.

3. La vieille n'attendait pas son  
reste; elle lui attacha son sac sur le  
dos, lui pendit ses deux paniers (en)  
à ses mains.

Quand il se sentit chargé, il au-  
rait bien voulu être à la maison; mais  
la vieille se moquait de lui en le fai-  
sant avancer. Il suait des grosses  
gouttes!

La vieille criait toujours, et puis,  
tout d'un coup, elle s'élance encore  
sur le sac, et puis de le faire avan-  
cer avec son bâton!

4. Enfin ils arrivèrent à un détour  
et virent une maison avec un gros  
troupeau d'oies autour. Quand les  
oies virent la vieille, elles commen-  
cèrent leur: *Houlouloulou!*

Derrière le troupeau, marchait une  
grosse vilaine fille.

— Mère, que vous est-il arrivé  
que vous êtes restée si longtemps?

<sup>224</sup>) Expression originale, littéralement: *au long d'elle* = *à côté d'elle*.

— <sup>225</sup>) La verbe ẽtxõdr = *faire avancer le bétail en le fouettant* en le chas-  
sant. Ex.: ălō! ẽtxõ sĩ txvā! = *allons, chasse ce cheval!* — <sup>226</sup>) Le mot  
bātō est ajoulot; le Vâdais dit *bẽtō*. Ne pas confondre avec *bẽtō* = *tresse*  
*de chanvre*. (Voir ma *Poésie religieuse patoise* p. 443, note 81.)

— ă kōtrēr<sup>227)</sup> ! răvwēt sī bē djūōn būb k' m'ē rēpōtxē mē txērdjā ē pōē mwā ā sē krētx.<sup>228)</sup>

5. ā dyē sōlī, lē veyə yūdjē ēvā, ē pōē dyē ā djūōn ān dā s'kūtxiā xū l' bē pō sē rpōzē. — ē pōē twā, fēyē, vē ddē ! s' tō dmōr ēvō sī djūōn būb, ē pōrē bī s'āmōrētxiā<sup>229)</sup> d'twā !

l' djūōn kōt n' sēvē s'ē dēvē rīr ū bī pūārē ; mē txē lē dūā fān fōēn rātrē, ē s'ādrēmēxē xū l'bē, dō ī pōmīā sāvēdjā.<sup>230)</sup>

6. txē ēl-ōē drēmī, lē veyə vñē ē pōē yī bēyē pō sō pēyōmā ēn bwētāt d'ūā sīzlē.

ē n'ētādē p' sō rēxt, ēl ēvē dēz-āl pō s'āfūr !

ēl ōyē lēz-ūayə ākō dā bī lwē, mē ē s'ēpējē<sup>231)</sup> ā rūt.

ēprē trā djō, ēl-ērīvē dē ēn vēl ; ē s'fēzē mwānē tō kōtā vā l' rwā k'ētē vō lē rēn sīōtē xū ī trōn.

7. lō kōt txwāyē ē djnōyō,<sup>232)</sup> ē bēyē lē bwētāt ā lē rēn, kō xāsē<sup>233)</sup> ā lē vwāyē.

txē ēl fōē rvōnī ā lēā-mēm, ēl rāvyē tō sē djā, ē pōē yī dmēdē dā lēvū ēl ēvē stō bwātāt.

ē yō rēkōtē sōn-ixtwār. lō rwā ē lē rēn yī dmēdēn dā lē mwānē ā sī yūā ; k' yōt bēxāt dēvē ētr vū ētē lē bwētāt.

— Au contraire ! Regarde ce beau jeune garçon, qui m'a rapporté ma charge et puis moi sur son dos.

5. En disant cela, la vieille [se] glissait en bas, et puis disait au jeune homme de se coucher sur le banc pour se reposer. — Et puis toi, fille, va dedans ! Si tu demeures avec ce jeune garçon, il pourrait bien s'amouracher de toi !

Le jeune comte ne savait s'il devait rire ou bien pleurer ; mais quand les deux femmes furent rentrées, il s'endormit sur le banc, sous un pommier sauvage.

6. Quand il eut dormi, la vieille vint et puis lui donna pour son payement une petite boîte d'or ciselé.

Il n'attendit pas son reste ; il avait des ailes pour s'enfuir !

Il entendait les oies encore depuis bien loin, mais il se calma en route.

Après trois jours, il arriva dans une ville ; il se fit mener tout (comptant) de suite vers le roi, qui était avec la reine assis sur un trône.

7. Le comte tomba à genoux, et puis donna la petite boîte à la reine, qui s'évanouit en la voyant.

Quand elle fut revenue à elle-même, elle renvoya tous ses gens, et puis lui demanda depuis où il avait cette petite boîte.

Il leur raconta son histoire. Le roi et la reine lui demandèrent de les mener en ce lieu ; que leur fille devait être où était la petite boîte.

<sup>227)</sup> Ce mot : *au contraire* ! suppose un : *que vous est-il*, c'est à dire : *ne vous est-il rien arrivé de fâcheux* ? qui est sous-entendu. — <sup>228)</sup> La *krētx* est la *hotte pour porter le bois* ; *pōrtē ā lē krētx* = *porter sur son dos*. — <sup>229)</sup> Le verbe *s'ēmōrētxiā*, bien que donné dans Guélat, est plutôt un mot français. — <sup>230)</sup> Au lieu de *pōmīā sāvēdjā*, le patois dit : *ī bōtxiā* ; *l'bōtxiā* = *la pomme sauvage*. Cf. *l'byāsō* = *poire sauvage*, et *l'byāsnīā* = *le poirier sauvage*. — <sup>231)</sup> Littér. il *s'apaisa* ; le verbe est *s'ēpējē* ou *s'rēpējē*. — <sup>232)</sup> C'est la vieille expression (employée *Pan.* 54) et signifiant littéralement : à *genouillons*. On dit d'habitude *ē djnōyō*. — <sup>233)</sup> Le verbe *xāsē* (Aj.) et *xāsē* (Vd.) signifie : *tomber évanoui*. On dit aussi *txwā xās* ou *xās*.

8. kək tã ěprĕ, lĕ dũə fãn dĕ l' bō flī, flī sĕ rã đir . . . ěl ětĕ ěprĕ lĕz-ōz đĩ swă. ěn txũăt vñĕ kăkĕ ă lĕ fnĕtr, ă fzĕ: hũ! hũ! . . .

lĕ vĕyə sə yəvĕ, ěkmăsĕ d'ĕkũvĕ, d'rădjĩə, ě pœ ěl dyĕ ă lĕ bĕxăt:

— lĕ tã ă lĩ lĕvũ k' t'ĕ finĩ tĕ pwĕn. vĕ t' vĕtĩ dĕ lĕ rōb dă sũə ě pœ t' ětădrĕ tō sōr.

lĕ pũər grũlĕ d' păvũ ě pœ pũərĕ.

9. txĕ mĩənŏ swănĕ, le txũăt rfăzĕ: hũ! hũ! . . . ěn vwătũr ěrĩv; lĕz-ũəyə rĕlĩ<sup>234</sup>) tōt-ĕpĕvũrĩə.

lĕ rwă ătrĕ xŏyĕ d'lĕ rĕn ě đĩ kōt. lĕ vĕyə yō dyĕ:

— lĕ mŏmă ă vñĩ; i sœ bĩ ěj d' vŏ rbĕyĩə vŏt fĕyă.

ěl l'ĕplĕ. vŏ pœt djũdjĩə kô djũə s' fœ pŏ trĕtũ. lĕ vĕyə dyĕ ă rwă:

— pŏ s'ăn-ălĕ, y bĕyă ă vŏt bĕ-xăt tŏ lĕ lĕgr<sup>235</sup>) k'ĕl ě vwăxĕ sĩ-dvĕ ă vădjĕ lĕz-ũəyə.

10. s' fœ tŏ dĕ pĕrl prĕsĩŏz.

— ě pœ mĕ mājŏ, k' fœ d'ĩ kŏ d'baguette txĕdjĩə ăn-ĩ bĕ txĕtĕ. ěn tãl s' trŏvĕ sĕrvĩ, ě vălă, sĕrvăt fzĩ yŏt sĕrvĩs.

lĕz-ũəyə byătx fœn ătĕ d' dĕm d' kŏpĕnĩə pŏ lĕ fũtũr fãn đĩ djũən kōt.

l' rwă fzĕ dĕ bĕl nās, ě p' lĕ djũən mĕryĕ dmŏrĕn dĕ l'bĕ txĕtĕ k' lĕ pũər vĕyə yō ěvĕ bĕyĩə.

vŏ vwăt bĩ kă s' n'ĕtĕ p' ěn dĵnătx, kmă k'ă l' txũdĕ, mĕ ěn bwĕn fĕə, kmă k'ă n'ă vwă pũ d' nŏ djŏ.

8. Quelque temps après, les deux femmes dans le bois filaient, filaient sans rien dire . . . (Il) C'était après onze heures du soir. Une chouette vint frapper à la fenêtre, en faisant: Hou! hou! . . .

La vieille se leva, commença de balayer, de ranger, et puis elle dit à la fille:

— Le temps est là (là) où (que) tu as fini ta peine. Va te vêtir dans la robe de soie et puis tu attendras ton sort.

La pauvre tremblait de peur et (puis) pleurait.

9. Quand minuit sonna, la chouette refit: Hou! hou! . . . Une voiture arrive; les oies criaient tout effrayées.

Le roi entra suivi de la reine et du comte. La vieille leur dit:

— Le moment est venu; je suis bien aise de vous redonner votre fille.

Elle l'appela. Vous pouvez juger quelle joie ce fut pour (très) tous. La vieille dit au roi:

— Pour s'en aller, je donne à votre fille toutes les larmes qu'elle a versées autrefois en gardant les oies.

10. Ce fut tout des perles précieuses.

— Et puis ma maison, qui fut d'un coup de baguette changée en un beau château. Une table se trouvait servie, et valets, servantes faisaient leur service.

Les oies blanches furent autant de dames de compagnie pour la future femme du jeune comte.

Le roi fit des belles noces, et puis les jeunes mariés demeurèrent dans le beau château que la pauvre vieille leur avait donné.

Vous voyez bien que ce n'était pas une sorcière, comme on le croyait, mais une bonne fée comme(nt) (qu') on n'en voit plus de nos jours.

(Mme B. Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

<sup>234</sup>) Littéralement *râler*; c'est le mot habituel pour *crier à haute voix*.

— <sup>235</sup>) Le latin *lacrima* a donné: *lĕgr*; le dimin. est *lĕgrăt*; le verbe *lĕgrĕyĩə* = larmoyer. Guélat donne: *txĕpĕ dĕ lărm*, mais le dernier mot est français.